

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 9

Artikel: Lettre d'un frère à sa soeur
Autor: Duveluz, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lettre d'un frère à sa sœur.

Tout finit ici-bas, chère sœur, et ce que nous croyions éternel et immuable devient bientôt, avec les ans, poussière et ruine. Quand nous nous sommes attachés à quelque chose, quand nous avons donné notre cœur et notre affection à quelqu'un, nous pensons conserver toujours ces objets aimés ; mais, hélas ! viennent le temps destructeur, les soucis rongeurs, le travail qui énerve et qui use, voilà que tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons cru si durable, si solide, se flétrit, se fane, disparaît ou nous oublie.

Hélas ! je viens d'en faire une cruelle et douloureuse expérience, et je sens le besoin de te confier mes peines, afin que, si c'est en ton pouvoir, tu viennes relever mon courage abattu..... Je n'ai plus de chaussons.

Où sont-ils maintenant ces vieux serviteurs qui pendant trois ans et demi n'ont cessé de me rendre des services incalculables ? Ils ont vu la France, l'Italie et la Suisse ; ils ont franchi nos montagnes, ils ont parcouru nos vallées, ils ont bravé les chaleurs de la canicule et résisté au froid du plus long des hivers..... et maintenant, où sont-ils ?

Cependant, chère sœur, ils ont toujours été bien soignés ; en effet :

Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui des airs d'aujourd'hui n'était point infectée ;
Avec toute l'ardeur que chacun lui connaît,
Elle lavait mes bas et les *relaconnait* ;
Car dans ses mains le dé, le fil et les aiguilles
Servaient à restouper mes chaussons en guenilles.
Mais comme tout bientôt n'est que poudre ici-bas,
Elle ne pourra plus ravauder feu mes bas !
Je te le dis, ma sœur, ce grand malheur m'opprime,
Et c'est à toi, vois-tu, qu'il faut que je m'adresse.
Je n'aime point du tout, hélas ! chaque matin
Chausser mille pertuis sur ma peau de satin ;
C'est donc toi qui devras, en fille bien sensée,
M'envoyer..... mais suffit ! tu connais ma pensée.
Je pourrais cependant, sans les chercher si loin,
Me procurer ici les bas dont j'ai besoin ;
Mais un pauvre garçon est trop bonne *pratique*
Quand il doit acheter chaussons à la boutique :
« Prenez ceux-ci, monsieur, croyez-moi, lui dit-on,
Ils sont pur fil d'Ecosse et n'ont point de coton. »
Puis, quand monsieur s'en va, jusqu'au seuil de la porte,
Et commis et patron lui forment une escorte.
De retour au comptoir, le vendeur en riant,
S'écrie alors tout haut : « Encore un ignorant ! »

Depuis deux mois déjà ma détresse est profonde,
Car céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts n'y sont que des chansons,
Et l'on sait que je n'ai plus ni bas, ni chaussons !

Que te dirai-je de plus éloquent, ma bonne Julie ;
Je connais ton excellent cœur, et je suis sûr d'avance
que tu te feras un grand plaisir de m'envoyer le
plus tôt possible une douzaine ou deux de bons
chaussons en fil, et des plus solides. De mon côté,
je ferai tous mes efforts pour les former ; ils auront
en moi un maître qui ne les laissera pas inactifs,
et certes, au bout de deux ou trois ans, ils auront
acquis l'expérience des vieillards ! Ah ! mes futurs
amis, que je vous porte envie, moi qui n'en ai
point..... d'expérience ! H. DUVELUZ.

Le général Changarnier, qui est mort le 14 février dernier, avait survécu à ses compagnons des guerres d'Afrique, les La Moricière, les Bedeau, les Cavagnac ; quoique plus jeunes que lui, ceux-ci l'avaient de bien des années précédé dans la mort ; il restait debout, sous le poids de l'âge, à quatre-vingt quatre ans, témoin d'une autre époque, encore mêlé aux intérêts et aux luttes de la nôtre.

Un beau trait de courage est à citer dans sa carrière militaire. Lors de la première expédition de Constantine, Changarnier était chef de bataillon du 2^e léger. Après plusieurs attaques vigoureusement repoussées, les colonnes françaises, labourées en tous sens par les boulets ennemis, durent se retirer. La retraite commença à 4 heures du matin, et le général de Rigny plaça l'extrême arrière-garde sous les ordres du commandant Changarnier, qui s'était vaillamment conduit à l'attaque de la ville. Les Arabes se lancèrent aussitôt à la poursuite des assaillants ; des nuées de cavaliers se portèrent sur les flancs et sur les derrières de l'armée française, en poussant des cris affreux. Il fallut abandonner plusieurs caissons d'artillerie, le matériel du génie, 2 obusiers, et, chose plus douloureuse à dire, 12 voitures de blessés. Dans cette situation critique où l'armée française était enveloppée, serrée par un ennemi implacable, le commandant Changarnier se couvrit de gloire, et s'attira les regards et l'estime de tous. Se voyant trop vivement pressé à l'arrière-garde, et n'ayant qu'un bataillon réduit